



De vigne en branche

New words and novelties

Shale gas : gaz de schiste ou gaz de shale?

Grammaire traditionnelle et grammaire nouvelle: la mère et la fille

John Tanner, un Indien blanc entre l'arbre et l'écorce (I) /

John Tanner, a white Indian between a rock and a hard place (I)

Terminología de vehículos híbridos

Petit cours *sur* le verbe *confirmer*

Getting to the point with bullets

Toponymes disparus

Lettre ouverte aux jeunes langagiers /

Open letter to young language professionals



À travers le prisme de l'histoire

Through the Lens of History

Jean Delisle

Translation: Geoffrey McGuire

John Tanner, un Indien blanc entre l'arbre et l'écorce (I)

Indianisation d'un futur interprète

Le jeune Tanner a neuf ans en 1789 lorsqu'un Chaouanon le capture sur la ferme de son père, un ancien pasteur établi sur les rives de l'Ohio, dans le Kentucky. Selon la coutume, l'Indien offre le captif à sa femme éplorée par la mort de son fils. L'adoption rituelle de substitution se pratiquait chez les Amérindiens bien avant l'arrivée des Européens. Il ne manque pas de cas de Blancs, enlevés puis adoptés, ayant exercé le métier d'interprète par la suite. C'est le cas de John Tanner, comme nous le verrons. Plusieurs interprètes, également, sont passés par le cérémonial de l'adoption après avoir été kidnappés au cours d'une mission. Cela faisait partie des risques du métier à l'époque.

Renommé Shawshawwabenase (la Buse) et astreint à de durs travaux, l'enfant subit pendant deux ans les mauvais traitements de son père adoptif, qui le brutalise et le tue presque en lui assénant sur la tête un coup de tomahawk simplement parce qu'il s'était endormi sous le poids de la fatigue en accomplissant ses tâches. Une vieille Outaouaise investie de l'autorité d'un chef le tire de cet enfer en l'achetant en échange de barils de whisky, de couvertures et de tabac. Elle l'emmène vivre sur les bords du lac Huron, à la baie Saginaw, au nord-ouest de Détroit, puis, deux ans plus tard, à la rivière Rouge, au Manitoba, pays de son mari, un Sauteux. John Tanner passera une trentaine d'années dans cette région et celles du lac La Pluie et du lac des Bois, à la frontière actuelle du Manitoba, de l'Ontario et du Minnesota. Les circonstances tragiques de sa vie feront de lui un observateur privilégié de la culture amérindienne.

L'« indianisation »

Considérant comme nulles ses chances d'échapper à ses ravisseurs, Tanner prend le parti de s'intégrer à son nouveau milieu de vie et abandonne l'idée de fuir. Il vit à la dure et fait ses classes, pour ainsi dire, à l'école du nomadisme aux côtés de sa deuxième mère adoptive, Netnokwa, qui le traite avec bonté. Le nouveau venu doit rivaliser d'adresse avec les hommes du clan. Au fil des années, il maîtrise les techniques de pêche et de chasse dans les forêts du nord et la façon de traquer le bison dans les plaines de l'Ouest. Plus il ressemble

John Tanner, a white Indian between a rock and a hard place (I)

The "Indianization" of a future interpreter

The Tanner boy was nine years old in 1789 when he was captured by a Shawnee warrior on the farm of his father, a former preacher who had settled on the banks of the Ohio River in Kentucky. By custom, the Indian offered the captive to his wife, who was mourning the death of her son. Ritual substitution adoption was practised among Amerindians long before the Europeans arrived. Many a white who was abducted and adopted later worked as an interpreter; this was true of John Tanner, as we shall see. Conversely, a number of interpreters were ceremonially adopted after being abducted during a mission. It was an occupational hazard at the time.

Tanner was renamed Shaw-shaw-wa-be-na-se, meaning "the falcon," and was subjected to hard labour. For two years, he was mistreated by his adoptive father, who battered him and nearly killed him with a tomahawk blow to the head just because he had given in to fatigue and fallen asleep while doing his work. An old Ottawa woman vested with the authority of a chief rescued him from this hell, buying him in exchange for barrels of whisky, blankets and tobacco. She took him to live with her on the shores of Saginaw Bay (Lake Huron), northwest of Detroit, and two years later, to Red River country in Manitoba, the home of her Saulteaux husband. For three decades, Tanner moved about this region, as well as the regions of Rainy Lake and Lake of the Woods at the current border of Manitoba, Ontario and Minnesota. The tragic circumstances of his life would make him a first-hand observer of Amerindian culture.

"Indianization"

Believing he had no hope of escaping from his captors, Tanner decided to become a part of his new environment and gave no more thought to fleeing. He lived rough and was schooled, so to speak, in the art of nomadic life at the side of his second adoptive mother, Netnokwa, who treated him kindly. The newcomer had to become as resourceful as his adoptive clansmen. Over the years, he mastered the techniques of fishing and hunting in the northern forests, as well as the art of tracking bison on the western plains.

aux Indiens, plus il s'élève dans leur estime. Il en vient même à acquérir l'autorité et le prestige d'un chef.

Immergé dans son nouveau milieu de vie, John Tanner apprend par osmose l'outaouais et le sauteux – la langue du commerce. Il découvre de l'intérieur les mœurs des Amérindiens, leurs croyances religieuses, leurs rituels et leurs superstitions. Il assimile aussi les valeurs auxquelles ils attachent le plus de prix : courage, force et endurance physique, hospitalité, générosité, sens du partage, solidarité. Comme ses frères d'adoption, il apprend à cacher ses émotions et développe l'esprit de vengeance qui le pousse à appliquer la loi du talion et à se faire justice lui-même.

Tanner assiste au cours de ses trente années de captivité et d'aventures à la transformation du mode de vie des Autochtones qui, de chasseurs-cueilleurs, se font pourvoyeurs de fourrures pour les trafiquants auprès de qui ils se procurent des armes à feu, des articles de la vie courante et surtout la terrible « eau de feu ». Tanner vit brutalement la rencontre des cultures, le choc des valeurs et des codes moraux. La malhonnêteté des marchands sans scrupules qui exploitent honteusement les Indiens lui répugne. S'il accepte de se mettre à leur service pour gagner sa vie, il refuse, par principe, de troquer des pelleteries contre du whisky. Il connaît les effets dévastateurs des beuveries qui, trop souvent, – il en a été témoin maintes fois –, se transforment en violentes tueries.

John Tanner a relaté en 1828 au Dr Edwin James (1797–1861) les mille et une péripéties de sa vie aventureuse en territoire amérindien*. Ce scientifique – il est aussi géologue et botaniste – avait participé en 1820 à l'expédition du major Stephen Long qui, parti de Pittsburgh, atteignit les montagnes Rocheuses. Tanner l'a aidé à perfectionner sa connaissance du sauteux.

Avec les années, l'Indien blanc se mue en vagabond sans foi ni loi. Il vit la plupart du temps dans le plus grand dénuement, le lot de bien des nomades. Il lui arrive d'avoir à tuer ses chiens pour nourrir sa famille ou ne pas mourir de faim durant une expédition de chasse. Plus d'une fois, Tanner a frôlé la mort. On l'a battu, assommé, poignardé et blessé par balle. À plusieurs reprises, il a failli se noyer et périr de froid ou d'inanition. Dans un moment de profond découragement, il a même tenté de mettre fin à ses jours.

* *A Narrative of the Captivity and Adventures of John Tanner, (U. S. Interpreter at the Saut de Ste. Marie) during Thirty Years Residence among the Indians in the Interior of North America* (New York, 1830; réédition, Minneapolis, 1956). En 1835, une traduction française paraît à Paris et, en 1840, une version allemande à Leipzig. En 1983, une professeure retraitée du Département d'histoire de l'UQAM, Pierrette Désy, publie une retraduction du récit chez Payot, à Paris, sous le titre : *Trente ans de captivité chez les Indiens Ojibwa* (accessible gratuitement sur Internet).

The more he became like the Indians, the greater was their esteem for him. In time, he came to enjoy all the authority and prestige of a chief.

Immersed in his new environment, John Tanner learned to speak Ottawa and Saulteaux—the language of trade—as if by osmosis. He discovered Amerindian customs, religious beliefs, rituals and superstitions from the perspective of an insider, assimilating their most cherished values of courage, strength, physical endurance, hospitality, generosity, sharing and solidarity. Like his brothers by adoption, he learned to conceal his emotions and developed a spirit of vengeance, which drove him to apply the law of retaliation and mete out his own justice.

During his 30 years of captivity and adventure, Tanner witnessed a transformation in the Aboriginal way of life. Once hunter-gatherers, the Amerindians were becoming suppliers for the fur traders, who gave them firearms, everyday goods and above all the terrible “fire water.” For Tanner, the meeting of cultures and the clash of values and moral codes was a shocking experience. He was disgusted by the dishonesty of the unscrupulous traders who shamefully exploited the Indians. Though he agreed to work for them to make a living, he refused on principle to barter furs for whisky. He knew the devastating effects of drinking binges, which—as he had witnessed many a time—too often ended in violent killings.

In 1828, John Tanner recounted the myriad events of his adventurous life in Indian country to Dr. Edwin James (1797–1861).* This scientist, who was also a geologist and a botanist, had been part of the 1820 expedition of Major Stephen Long, who set out from Pittsburgh and got as far as the Rocky Mountains. Tanner helped him improve his knowledge of Saulteaux.

Over the years, Tanner became a lawless vagabond. Most of the time he lacked the basic necessities of life—the lot of many a nomad. On occasion, he had to slaughter his dogs to feed his family or to keep from starving during a hunting expedition. Tanner narrowly escaped death on more than one occasion. He was beaten, knocked unconscious, stabbed and shot. Several times, he came close to drowning and freezing or starving to death. In a moment of deep despair, he even attempted suicide.

* *A Narrative of the Captivity and Adventures of John Tanner, (U. S. Interpreter at the Saut de Ste. Marie,) during Thirty Years Residence among the Indians in the Interior of North America* (New York, 1830; reprint, Minneapolis, 1956). In 1835, a French translation appeared in Paris, and in 1840, a German version appeared in Leipzig. In 1983, a retired professor in UQAM's history department, Pierrette Désy, published a new translation of the narrative through Payot in Paris with the title *Trente ans de captivité chez les Indiens Ojibwa* (available free of charge on the Internet).

À la longue, ces dures conditions de vie font naître en lui le désir de s'en sortir. Mais comment y parvenir? Ne sachant ni lire ni écrire, il ne peut espérer devenir marchand de fourrures. Le sédentarisme exerce peu d'attrait sur lui. Il se voit mal cultiver la terre ou s'astreindre à un travail « monotone » de commis dans un comptoir de traite. Son tempérament ne le prédispose pas à ce genre d'occupations. Jaloux de sa liberté et foncièrement tourné vers l'action, cet homme des bois tient plus que tout à préserver son indépendance.

L'interprétation : espoir de libération

Un jour, il fait la connaissance d'un interprète outaouais ayant passé dix ans dans les Rocheuses et beaucoup fréquenté les Blancs. Cet interprète le renseigne sur les différentes façons de gagner sa vie. « Selon lui, la seule solution conforme à mes habitudes et à mes qualifications consistait à adopter le métier d'interprète! » L'idée germe dans son esprit et lui apparaît comme un bon moyen de réintégrer la « civilisation ». Mais il y a encore loin de la coupe aux lèvres.

Tanner a toujours eu de bons rapports avec les interprètes que le hasard a mis sur sa route. L'un d'eux, au service d'un marchand de la Compagnie du Nord-Ouest, avait refusé de collaborer avec son patron véreux pour voler les ballots de fourrures que Tanner destinait à un marchand de la Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH) lui ayant fait crédit. Après une bagarre au couteau avec le marchand, Tanner ramasse ses peaux de fourrures et les attache ensemble avec l'aide de l'interprète sous le regard furibond du marchand aviné. À une autre occasion, il fait équipe avec un interprète et va chasser le bison afin d'approvisionner en pemmican des employés de la CBH. Les conseils de l'interprète Charles G. Bruce, qui avait beaucoup voyagé, lui sont fort utiles pour planifier son retour aux États-Unis.

Cet interprète le traite toujours de façon « amicale et hospitalière » et l'héberge dans son wigwam pour le protéger contre ceux qui cherchent à attenter à sa vie.

Tanner se résout à quitter la société indienne lorsqu'il sent grandir à son égard l'animosité des membres de son clan, sa belle-mère et sa femme y compris. Sa vie est menacée. Il faut dire qu'il n'hésite pas à critiquer les présumées prophéties et divinations d'un pseudo-messie qui exerce une grande influence au sein du groupe. Ce prophète autoproclamé le rendait responsable, entre autres, de la mort d'enfants. Aiskawbawis, c'est le nom de cet hurluberlu, avait convaincu tous les membres du groupe que le Grand Manitou avait fait de lui le mandataire de ses volontés. Tanner est le seul à oser le confronter ouvertement et à démasquer ses supercheries. Ses attaques répétées contre l'imposteur lui attirent l'hostilité de son entourage.

Over time, these harsh conditions awakened in him a desire to escape from this agonizing, precarious existence. But how? Being unable to read or write, he could not hope to become a fur trader, and he had little interest in settling down. He could not see himself taking up farming or forcing himself to work a dull clerk's job at a trading post. Given his temperament, he was ill-suited to this kind of work. Jealous of his liberty and fundamentally action-oriented, this woodsman wanted more than anything else to preserve his independence.

Interpretation: A path to liberty

One day, he met an Ottawa interpreter who had spent 10 years in the Rockies and had had considerable contact with whites. The interpreter told him about the various ways of making a living. According to Tanner, "[t]here was but one situation exactly adapted to my habits and qualifications, that of an interpreter."¹ The idea took root in his mind and seemed to him a good way of returning to "civilization." But there was still a long way to go.



John Tanner

Tanner had always enjoyed good relations with the interpreters he had chanced to meet in his travels. One of them, in the service of a trader in the North West Company, had refused to help his own crooked boss steal the fur packs Tanner was taking to a trader at the Hudson's Bay Company (HBC) who had given him credit. After a knife fight with the trader, Tanner gathered up the fur skins and tied them together with the help of the interpreter as the drunken trader looked on in fury. On another occasion, he had teamed up with interpreter Charles G. Bruce to go bison hunting in order to supply HBC employees with bison pemmican. Bruce had traveled widely and gave Tanner advice that proved very useful in planning his return to the United States. This interpreter always treated him in a "friendly and

hospitable manner" and gave him shelter in his wigwam from would-be assassins.

Tanner decided to leave Indian society in response to the growing animosity towards him on the part of the clan, including his mother-in-law and his wife. His life was in danger. It bears mentioning here that he made no bones about criticizing the so-called prophecies and divinations of a false messiah named Aiskawbawis who was exerting great influence within the group. The self-proclaimed prophet made Tanner out to be responsible for the death of children, among other things. What is more, this crank had convinced all the members of the group that the Great Spirit had made him agent of its will. Tanner was the only one who dared confront Aiskawbawis openly and expose his deceptions. His repeated attacks against the impostor earned him the enmity of those around him.

Au sujet de cet épisode particulièrement difficile de sa vie, il confie au Dr James : « J'en étais au point où je n'avais ni l'envie de rester avec les Indiens ni celle d'épouser une autre femme². » Il avait épousé deux Autochtones « à la façon du pays », c'est-à-dire sans formalités contractuelles ni liens irrévocables, et avait eu trois enfants avec chacune d'elles. Seul au milieu des bois avec les trois jeunes enfants de son second mariage, il ploie sous le fardeau des tâches à accomplir. Il lui faut :

préparer les peaux d'orignal, coudre mocassins et mitasses, couper le bois, faire la cuisine pour toute la famille et fabriquer les raquettes, etc. À la longue, se plaint-il, tous ces travaux domestiques m'empêchaient de chasser normalement et il nous arrivait de manquer de vivres. La nuit, je vaquais aux soins du ménage; à l'aube, j'allais couper du bois, ensuite je veillais à toutes les tâches dont j'ai parlé [...]. Cet hiver-là, je passai beaucoup de nuits blanches...³

Être, en forêt, parent monoparental, nomade et nécessairement relèvé de l'exploit.

Par ailleurs, les Métis au service des « Nor'Westers » lui en veulent terriblement, eux aussi, d'avoir collaboré avec l'aide de l'interprète Louis Nolin de la CBH à la prise du fort Douglas situé au confluent des rivières Rouge et Assiniboine (Winnipeg). À leurs yeux, il n'est rien de moins qu'un transfuge et un traître. Poussés par le désir de se venger, ils cherchent à l'attirer dans un guet-apens, mais leur projet avorte.

Un juge de Québec du nom de William B. Coltman parle de John Tanner en termes élogieux à lord Selkirk. Cet aristocrate écossais, qui contrôle la CBH, tente d'établir dans la vallée de la rivière Rouge une colonie de fermiers écossais afin de développer cette région sous la protection de la Compagnie. Cette initiative vise à contrecarrer les activités de la Compagnie du Nord-Ouest. Lord Selkirk s'intéresse au personnage singulier et fascinant de Tanner dont le triste destin ne manque pas de l'émouvoir.

Cet homme, lui dit le juge Coltman, a guidé vos hommes en plein hiver depuis le lac des Bois. Il a aussi hautement contribué, par de grandes prouesses et au péril de sa vie, à la capture du fort. Tout cela, il l'a fait pour la somme dérisoire de quarante dollars. Le moins qu'on puisse faire est de doubler cette somme et de lui assurer une rente annuelle de vingt dollars, à titre viager⁴.

Lord Selkirk accepte cet arrangement et promet en outre à Tanner de l'aider à retrouver sa famille. Lorsqu'il quitte le Canada, le Britannique passe par les États-Unis, à ses risques et périls, – la guerre de 1812 est encore bien présente dans les mémoires – et, fidèle à sa promesse, retrouve la famille de Tanner au Kentucky.

Concerning this particularly difficult episode of his life, he confided to Dr. James that “[a]t present, I had no inclination, either to remain with the Indians, or to take another wife.”² He had married two Aboriginal women *à la façon du pays* (according to the custom of the country), that is to say, without contractual formalities or binding ties and had had three children with each of them. Alone in the woods with the three young children from his second marriage, his duties became too much for him to bear. He complained, saying:

I dressed moose skins, made my own moccasins and leggins, and those for my children; cut wood and cooked for myself and my family, made my snow shoes, etc. etc. All the attention and labour I had to bestow about home, sometimes kept me from hunting, and I was occasionally distressed for want of provisions. I busied myself about my lodge in the night time. When it was sufficiently light, I would bring wood, and attend to other things without; ... For nearly all the winter, I slept but a very small part of each night.³

Being a single parent in need living a nomadic life style in the woods is no small feat.

Moreover, the Metis in the service of the Nor'Westers were also furious with him for having participated in the capture of Fort Douglas at the confluence of the Red River and the Assiniboine River (Winnipeg) with the help of interpreter Louis Nolin of the HBC. In their eyes, he was nothing less than a renegade and a traitor. Driven by the desire for revenge, they sought to lure him into an ambush but were unsuccessful.

A judge from Quebec City by the name of William B. Coltman spoke of John Tanner in glowing terms to Lord Selkirk. This Scottish aristocrat, who controlled the HBC, was trying to establish a colony of Scottish farmers in the Red River Valley to develop the region under the protection of the Hudson's Bay Company. The initiative was intended to counter the activities of the North West Company. Selkirk took an interest in the singular and fascinating person of Tanner and was moved by his sad fate.

“This man,” said [Judge Coltman], “conducted your party from the Lake of the Woods hither in the winter season, and performed a very important part in the taking of this fort, at the expense of great labour, and at the hazard of his life, and all for the sum of forty dollars. The least you ought to do is to make his forty dollars eighty, and give him an annuity of twenty dollars per year for life.”⁴

Selkirk agreed to this arrangement and also promised to help Tanner find his family. On leaving Canada, Selkirk travelled by way of the United States—at great risk and peril to himself, as he was a British subject and the War of 1812 was still fresh in people's memories—and true to his word, he located the Tanner family in Kentucky.

Un retour difficile

Impatient de revoir les siens après une absence de trente années, Tanner quitte le Canada en 1819. Chemin faisant, il s'arrête à Détroit chez le gouverneur du Michigan, Lewis Cass. Ne sachant plus parler anglais, il lui est impossible de converser directement avec lui; il lui faut l'aide d'un interprète. Après avoir entendu le récit de sa captivité, le gouverneur lui offre des vêtements et le loge chez son interprète.

Lorsqu'il revoit sa terre natale, c'est encore avec le secours d'un interprète qu'il communique avec les membres de sa famille. Mais il a du mal à s'adapter à son nouveau cadre de vie. Il se rend compte, par exemple, que dormir dans une maison le rend malade. Aussi, le soir, quand on l'invite à passer à table, il préfère prendre congé de ses hôtes et se réfugie dans les bois pour y faire cuire sa viande et y passer la nuit sous un abri de fortune⁵. Quand il est parmi les Blancs, toutefois, il délaisse sa tenue indienne et s'habille comme eux. On peut penser que c'est au cours de ces années qu'il réapprend l'anglais.

Mais Tanner ne tient pas en place. En 1823, il retourne dans le Nord-Ouest pour réclamer la garde des enfants de son premier mariage. Sa femme refuse de les laisser partir et complotte même pour le faire assassiner. En remontant les rapides de la rivière Maligne, à l'est du lac La Pluie, le voyageur est la cible d'un Indien soumis à l'influence maléfique du « prophète » Aiskawbawis. La première balle du tireur embusqué rate sa cible et siffle au-dessus de la tête de Tanner, assis dans son canot. Une seconde l'atteint, lui fracasse les os du coude et se loge près des poumons. Au prix de pénibles efforts, le blessé réussit à regagner le rivage. La douleur lui fait perdre connaissance à quelques reprises.

Des Blancs remontant la rivière l'aperçoivent de leur canot et lui portent secours. Deux jours plus tard, Tanner parvient à extraire de sa chair le tendon de daim d'une dizaine de centimètres que le tireur avait inséré dans la balle. Grâce aux propriétés désinfectantes de l'écorce de merisier, remède bien connu des Indiens, et aux soins prodigués par un médecin, Tanner survit et se rétablit une fois de plus. On dit que les chats ont sept vies; Tanner semble en avoir eu bien davantage. Cette grave blessure le handicape pour le reste de sa vie et met fin à sa carrière de chasseur. Il ne reverra jamais sa femme ni les enfants nés de son premier mariage. Abandonné de tous et réduit aux dernières extrémités de la misère, il quitte le territoire canadien où sa vie est désormais menacée. Plus que jamais, l'interprétation lui apparaît comme sa seule chance de salut.

En 1824, il se rend à Michilimackinac dans l'espoir de se faire engager comme interprète auprès de l'agent des Affaires indiennes, le colonel George Boyd, qui « avait exprimé à plusieurs reprises, confie-t-il, le vœu de me voir rattaché à ce poste (dès que j'aurais acquis les notions d'anglais nécessaires pour remplir adéquatement les charges)⁶ ». Hélas, il arrive trop tard : le poste est déjà pourvu. On lui propose

A difficult homecoming

Eager to see his family after an absence of 30 years, Tanner left Canada in 1819. Along the way, he stopped in Detroit at the home of Michigan Governor Lewis Cass. Having lost his English over the years, he was unable to converse with the Governor directly; he needed the help of an interpreter. After hearing the story of his captivity, the governor gave Tanner clothing and had him stay with his interpreter.

When he reached his native land, Tanner still needed the help of an interpreter to communicate with his family. But he had trouble adjusting to his new surroundings. For example, he discovered that sleeping in a house made him ill. Also, when he was invited to sit down for supper, he preferred to take leave of his hosts and seek refuge in the woods, where he would cook his meat and spend the night under a makeshift shelter.⁵ When he was among whites, however, he would put away his Indian attire and dress like them. Presumably, it was during these years that he relearned English.

But Tanner needed to move on. In 1823, he returned to the Northwest to claim custody of his children from his first marriage. His wife refused to let them go and even conspired to have him killed. Paddling up the rapids of the Maligne River, east of Rainy Lake, Tanner came under fire from an Indian under the evil influence of the “prophet” Aiskawbawis. The first shot missed its target and whistled over Tanner's head as he sat in his canoe. The second shot hit him, shattering his elbow bones and becoming lodged near his lungs. Only with great effort did he manage to reach the river's edge. The pain caused him to lose consciousness several times.

Some whites travelling upstream spotted him from their canoe and came to the rescue. Two days later, Tanner managed to pull out of his arm the approximately 10-centimetre piece of deer sinew that the shooter had inserted into the bullet. Thanks to the care of a physician and the antiseptic properties of chokecherry bark, a remedy well known to the Indians, Tanner survived and recovered once more. It is said that cats have nine lives; Tanner seems to have had many more. This serious injury would prove to be a handicap to him for the rest of his life and put an end to his career as a hunter. He would never again see his wife or the children from his first marriage. Forsaken by all and reduced to the lowest ebb of misery, he left the Canadian territory, where his life was now in danger. More than ever before, he saw interpretation as his only chance of salvation.

In 1824, he went to Michilimackinac in hopes of being hired as an interpreter by the Indian agent, Colonel George Boyd, who had “very often expressed a wish that I should do so, whenever I had acquired such a knowledge of the English language, as would qualify me to discharge the duties of that situation.”⁶ Unfortunately, he arrived too late: the position had already been filled. It was suggested he work as a striker

d'être batteur dans une forge, mais ce travail répétitif ne l'intéresse pas. Son rêve de devenir interprète s'étant évanoui, il offre au gérant de l'American Fur Company de guider les trafiquants en territoire indien. Il reste au service de cette compagnie une quinzaine de mois, puis va s'établir à Sault-Sainte-Marie.

À suivre... ■

Notes

- 1 John Tanner, *Trente ans de captivité chez les Indiens Ojibwa : récit de John Tanner*, recueilli par Edwin James, présentation, traduction, bibliographie et analyse ethnohistorique, Pierrette Désy, Payot, 1983, p. 202.
- 2 *Ibid.*, p. 244.
- 3 *Ibid.*
- 4 *Ibid.*, p. 258.
- 5 *Ibid.*, p. 281.
- 6 *Ibid.*, p. 291.

in a forge, but such repetitive work did not interest him. Now that his dream of becoming an interpreter had been shattered, he reached an agreement with the agent of the American Fur Company to guide the traders through Indian country. He remained in the service of this company for about 15 months, then went to settle in Sault Ste. Marie.

To be continued... ■

Notes

- 1 John Tanner, *A Narrative of the Captivity and Adventures of John Tanner, (U. S. Interpreter at the Saut de Ste. Marie,) during Thirty Years Residence among the Indians in the Interior of North America.* (New York: Edwin James ed., 1830), p. 171.
- 2 *Ibid.*, p. 214.
- 3 *Ibid.*
- 4 *Ibid.*, p. 227.
- 5 *Ibid.*, p. 250.
- 6 *Ibid.*, p. 262.

Suite de la page 15

L'élève doit aussi maîtriser les notions grammaticales qui les accompagnent, par exemple :

- l'utilisation de référents (les pronoms, les déterminants, les synonymes, etc.);
- la concordance des temps;
- l'utilisation de marqueurs de relation et de marqueurs de modalité.

En travaillant sur ses propres textes au lieu de faire des exercices « à trous », l'élève découvre qu'il peut manipuler les mots et les phrases pour réfléchir sur la langue et la comprendre. Ainsi, l'impression que la grammaire n'est qu'un code à apprendre par cœur s'en trouve atténuée.

La grammaire du lexique

Dans les années 1970 et 1980, l'enseignant soumettait des listes de mots nouveaux aux élèves ou les encourageait simplement à lire et à chercher les mots qu'ils ne connaissaient pas dans le dictionnaire. Il s'agissait certes d'une méthode valable pour les élèves curieux. La nouvelle grammaire laisse cependant moins au hasard cet apprentissage essentiel.

La morphologie, soit l'orthographe lexicale et grammaticale du mot et de ses éléments, est au programme dès le primaire. Ainsi, l'élève apprend à reconnaître les mots dérivés d'un mot de base (**serpentin**, **chaton**) et à former des mots à l'aide de préfixes et de suffixes.

Il apprend également les mots avec lesquels un autre mot peut se lier pour former des mots composés ayant une autre signification (pomme : pomme de terre; pomme d'Adam, etc.).

Pour ce qui est de la sémantique, on explique à l'élève la différence entre les sens attestés dans le dictionnaire et ceux de la langue familière, le sens propre et le sens figuré, les homophones, les synonymes et les antonymes. On étudie les mots qu'un mot commande, par exemple ses cooccurrents (atteindre un but, compter un but, etc.).

L'élève examine aussi des exemples de contextes dans lesquels un mot peut être utilisé (inscrire la date; inscrire un but).

Les régularités en vedette

En nouvelle grammaire, on retrouve des notions qui avaient été mises de côté à une époque où la matière avait été un peu trop simplifiée. On y découvre une approche très axée sur la syntaxe et la morphologie et qui met l'accent sur les régularités de la grammaire française – pensons à la phrase P. Les exceptions ne viennent qu'ensuite. De cette façon, l'élève retient que la langue est un système à la structure logique et non pas une liste d'exceptions à mémoriser.

Dans le troisième article de cette série, j'aborderai la nouvelle terminologie utilisée pour faire l'analyse grammaticale, qui comporte, elle aussi, quelques différences. ■